Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 18 (1947)

Heft: 12

Artikel: Mon village au travail : (premier prix du concours de composition scolaire de l'A.D.I.J. 1947)

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-825619

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mon village au travail

(Premier prix du concours de composition scolaire de l'A. D. I. J. 1947)

Mon village

Dehors, dans le jour encore incertain du matin, de nombreux pas pressés troublent le silence de la nuit. Le bruit des machines annonce que le village recommence inlassablement son labeur quotidien. Hommes et femmes dirigent leurs pas vers les portes béantes des fabriques, ouvriers et ouvrières de mon village...

Pour gagner sa vie, l'homme a toujours dû travailler ; mais les métiers les plus divers varient avec les différents pays. Chaque coin de terre a donc ses habitants, sa vie et son travail particuliers. Mon village, comme presque tous ses voisins, tire ses ressources de l'industrie horlogère, qui a maintenant pris une importance vitale pour lui.

L'habitant de mon village n'a jamais pu vivre des seules récoltes qu'il tire avec peine d'un sol peu fertile, cultivé en quelques champs bosselés. Mais quand apparut l'industrie naissante de la montre, le cultivateur, qui s'était un peu fait sylviculteur, saisit l'occasion fort belle. Et lassé d'une terre si ingrate, il l'abandonna peu à peu pour se lancer plus complètement dans cette innovation qui lui donnait le moyen de vivre du travail de ses mains et de son esprit inventif. Le fruit du labeur de l'horloger, qui tient dans cette petite merveille qu'est la montre, a permis d'acheter, à des contrées plus fertiles et plus riches, ce que le sol natal refusait de donner. Au cours des ans, les horlogers qui faisaient tout d'abord leurs montres entièrement seuls, se sont unis pour fonder des ateliers modestes, puis de grandes usines.

De nos jours, cette industrie est si bien standardisée, qu'elle occupe une grande partie des hommes et des femmes du village. De grandes et belles fabriques accueillent les ouvriers avec tout le confort qu'ils peuvent désirer et avec tout ce qui leur permet de travailler dans d'excellentes conditions. Elles produisent des marques de haute renommée en créant des modèles nouveaux et toujours plus exacts.

L'industrie horlogère a donné naissance à des branches accessoires qui se sont rapidement développées par la création d'usines importantes.

Maintenant, après une guerre dévastatrice, la besogne est immense : tous les habitants de mon village qui le peuvent, travaillent avec acharnement pour satisfaire aux nombreuses demandes qui nous parviennent sans cesse de l'étranger.

L'habileté horlogère du Jurassien est devenue proverbiale. Mais ce n'est pas à tort, car depuis que l'on fabrique des montres, il y a apporté d'année en année des perfectionnements remarquables. Une exactitude, presque incroyable pour une si petite machine, est assurée par un mouvement de grande solidité.

Manufacture de boîtes de montres

A.-C. MISEREZ S. A.

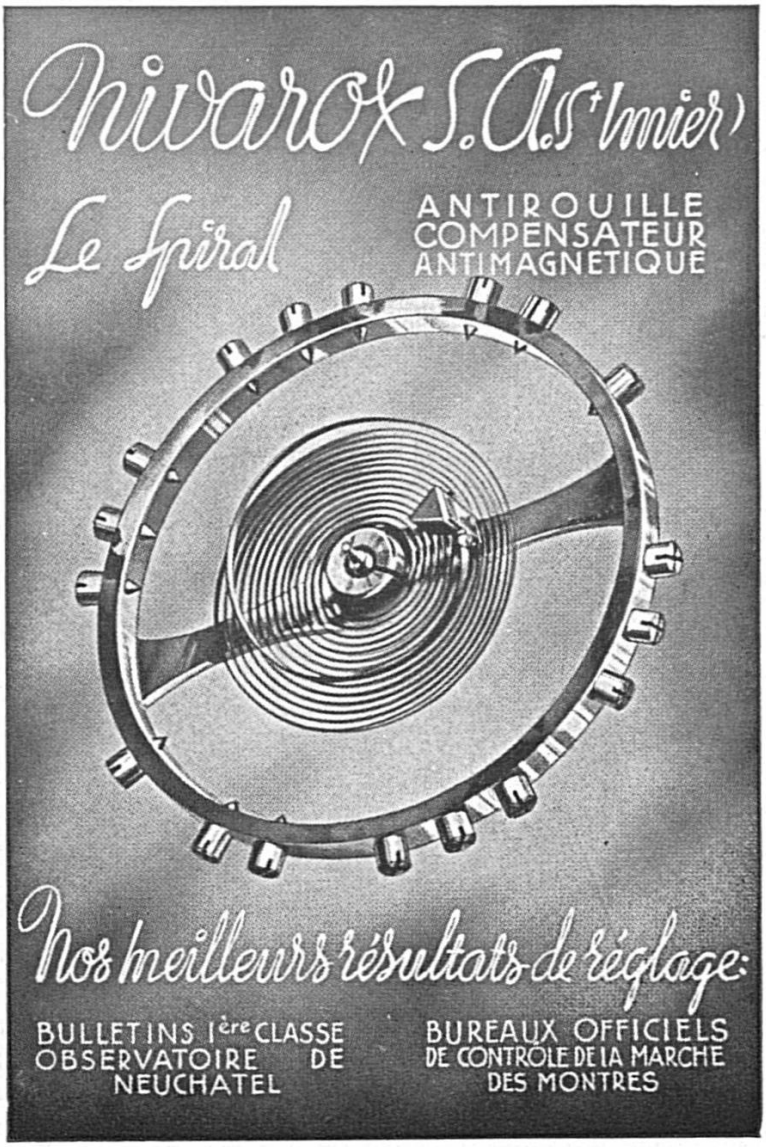
Saignelégier

MANUFACTURE

MIRVAL

anciennement **Arthur Miserez**

Boîtes de montres **Saignelégier**


Nivarox S.A. (St Imier)
Le Spiral
ANTIROUILLE
COMPENSATEUR
ANTIMAGNETIQUE
Nos meilleurs résultats de réglage:
BULLETINS 1ère CLASSE
OBSERVATOIRE DE
NEUCHATEL
BUREAUX OFFICIELS
DE CONTRÔLE DE LA MARCHE
DES MONTRES

Par sa précision et par sa qualité, la montre suisse a attiré la préférence de nombreux pays, si bien que sa demande a atteint un chiffre que n'avaient pas prévu les producteurs les plus optimistes.

Au travail

Le Jurassien est considéré à tort comme un fainéant qui commence sa semaine le lundi après-midi et la termine le vendredi. Détrompez-vous : le Jurassien est très travailleur ; il travaille jusqu'à douze ou treize heures par jour. Il fait tous ses efforts pour fournir son maximum, et il se repose ensuite. Il n'y a pas de contrée où la vie soit si intense, le travail si ardu, les gens si pressés. A six heures et demie déjà, alors qu'il fait encore nuit, que le thermomètre marque en hiver — 15°, les rues sont aussi animées qu'à midi... Pendant toute la journée, on travaille d'arrache-pied. L'horloger se concentre sur sa pièce et ne la lâchera pas tant qu'elle ne sera pas parfaite... Chacun veut activer la production, chacun veut se surpasser dans la précision... L'employé comme l'ouvrier d'usine, l'horloger comme l'agriculteur, peinant sur un sol aride, pierreux, ingrat pour lui arracher quelques maigres productions, tous sans exception, tous travaillent, travaillent, travaillent encore, toujours plus vite, toujours mieux, toujours ambitieux...

Le matin

Temps froid, un peu de brouillard gris et noir qui semble ramper sur les flancs de Moron et de Montoz. Il fait encore nuit, le jour sera là dans une heure. Dans la rue, seules quelques lampes sont allumées. L'heure du premier train approche... Ouvriers et ouvrières marchent tête baissée vers la gare, engourdis par le froid et par un dernier reste de sommeil. D'abord solitaires et rares, au signal d'arrivée du train, ils arrivent plus nombreux : trois jeunes filles se donnent le bras, passent et bavardent bruyamment. Un ouvrier, bien serré dans son manteau, en passant s'approche des vitrines de la droguerie où se trouvent des appareils météorologiques. Il se penche pour essayer de relever la température du thermomètre ; comme il fait nuit noire, il frotte une allumette... « Moins quinze ! » dit-il, et part en courant car le train entre en gare.

Plusieurs retardataires se dépêchent. Les jeunes gens courent sans s'arrêter ; mais les femmes n'ont pas fait vingt pas, un peu rapidement, qu'elles ralentissent leur allure ; elles regardent le gros monstre d'acier qui d'un instant à l'autre peut partir.

Enfin le train s'ébranle. Les fils électriques, au passage du pantographe font de grosses étincelles bleues. Le convoi s'éloigne... Derrière les vitres givrées, dans la fumée de la première cigarette grillée en hâte, les ouvriers de mon village sont partis au travail. Il est six heures quarante...

L'artisan

Deux hommes, en habit de travail, longent le trottoir. L'un, une caisse d'outils dans le dos, parcourt gaillardement les cent cinquante mètres qui le conduisent à son chantier. Il rejette avec délice les dernières bouffées de sa « Marocaine ». L'autre, habillé de brun est un maçon tessinois. Il porte une pelle sur l'épaule et un niveau sous le bras. Les hommes s'arrêtent devant l'usine où le travail les attend. Le charpentier monte à son échafaudage en tirant un mètre de sa poche ; il le déploie en gravissant les marches de l'échelle. Là-haut, il s'installe sur un chevron ; il choisit ses outils et va fixer des lattes. Sortant d'une boîte de carton une poignée de clous soixante, il se met à forger de toute la force de ses bras. Il frappe, en lançant dans la poutraison des vibrations rauques et brèves. Mais bientôt, il doit se déplacer : moitié glissant, moitié marchant, il se hisse le long du bois, y marquant les empreintes de ses gros souliers cloutés. Je le vois se saisir de son large crayon rouge. Il se met à tracer des lignes, vérifie l'exactitude de son travail en tirant de sa poche un petit carnet qu'il consulte avec attention. Ainsi notre artisan se tient tantôt sur une faîtière pour percer un trou, tantôt s'accroche à une traverse pour scier, gambadant d'un coin à l'autre.

Le maçon s'approche d'un tas de sable gris entouré de sacs de ciment. Il en ouvre un et mélange les deux matières en mettant à peu près deux volumes de sable pour un de ciment; ensuite, il additionne de l'eau et obtient le mortier. Pour terminer, il en emplit un seau et monte à l'échafaudage. Là, le maître-maçon s'empresse d'élever son mur. Il pose une à une ses briques, les soudant bien solidement au mortier. De temps en temps, il sort un gros fil à plomb de sa boîte à outils.

Le charpentier a remis son crayon à l'oreille...

Le camionneur

Type d'une carrure herculéenne, le visage en sueur, il peine pour gagner son pain. C'est un camionneur. Ses bras sont musclés, son corps massif ; c'est un homme qui donne une impression de force. Ses habits de travail sont sales et déchirés. Ses moufles crasseuses lui arrivent presque jusqu'aux coudes. Il porte de gros souliers. A l'un de ceux-ci une ficelle remplace le lacet. Sa figure est sale : un amalgame de graisse et de charbon mélangés à la transpiration la recouvre.

Son travail consiste en ceci : charger de pesantes barres de fer sur un camion. L'ouvrier se baisse lentement, empoigne le ballot, attend un instant pour concentrer toutes ses forces puis, les dents serrées, le visage contracté par l'effort, hisse sa charge jusqu'à la hauteur des cuisses. Puis, se baissant quelque peu, il exécute un mouvement prompt et fait en sorte que ses bras se trouvent placés sous le fardeau ; alors d'un dernier coup de reins nerveux, il élève les barres jusqu'au-dessus de sa tête. Arrivés là, elles sont prises par un autre homme qui les dépose dans le camion. Après avoir répété cet exercice plusieurs fois, le camion-

neur s'essuie le visage d'un revers de main, se gratte vigoureusement la tête, roule une cigarette, la place au coin de la bouche et l'allume, Enfin il monte dans la machine, met le moteur en marche et disparaît au coin de la rue...

Le mécanicien

C'est un mécanicien parmi tant d'autres qui s'affaire autour de sa machine : salopette bleue tachée de graisse noire, casquette de drap gris. Il fait fonctionner son tour avec facilité ; l'œil vif, il surveille et mesure ses pièces ; ses mains, de grosses mains rudes et pleines d'huile poisseuse, sont très agiles ; du genou droit, il actionne le moteur de sa machine.

La mèche à centrer s'enfonce dans la barre d'acier qui semble gémir ; la limaille et les copeaux jaillissent de toutes parts, le métal s'échauffe et fume, il devient bleu ; l'homme y verse de l'huile, il ne quitte pas ses pièces des yeux, puis il ralentit son moteur, il faut changer d'outils : reculer la contre-poupée et y fixer le support du burin à main. Les volants, les manettes et les manivelles jouent ; on entend un léger grincement, la courroie de la poupée se met à tourner plus vite, toujours plus vite, et le travail continue. La barre d'acier se transforme peu à peu, elle fera des écrous.

De temps en temps, le mécanicien essuie ses doigts à sa salopette, sifflote entre ses dents, il est joyeux. On voit qu'il aime son métier et sa machine, qu'il frotte par instants avec une balle d'étoupe ; la mécanique lui plaît, et quand la cloche annoncera le repos, c'est le cœur content qu'il ira retrouver les siens.

A l'épicerie

Deux crayons traînent sur le comptoir, à côté d'un carnet taché d'huile. Sur la balance, un pois jaune a manqué le cornet. Une liste des prix, longue feuille jaune clair, imprimée de caractères noirs, est suspendue à la paroi. Sur un rayon, des paquets de petites pâtes sont alignés comme des soldats. Le dernier a été éventré et, couché sur le flanc, il laisse couler ses étoiles et son alphabet. Au-dessous, une machine peinte en rouge grenat, surmontée d'un grand entonnoir argent. C'est le moulin à café dont la poignée du tiroir est recouverte d'une toile isolante noire. Les boîtes de conserves montrent leur ventre rebondi, couvert de couleurs vives. Au plafond pendent des réclames qui, au moindre courant d'air, se mettent à tourner au bout d'un fil blanc. Le distributeur à pétrole laisse suinter un liquide bleuté, et les gouttes retombent lentement avec le bruit de la balle de ping-pong frappant un panneau de bois croisé.

L'épicier va et vient, apportant ici un paquet de macaronis, là une boîte de purée de tomates. A la poche de son tablier gris, un petit trou laisse voir la pointe d'un clou rouillé.

Le paysan

Un homme s'avance à pas lents le long du chemin ; son dos voûté, sa démarche lourde, montrent bien le type du paysan jurassien. Il porte sur sa tête une vieille casquette déformée et fume entre ses lèvres un reste de cigare. Tout en marchant, il observe l'horizon et semble murmurer : « Pas pour longtemps, ce temps ! » Mais le voici qui arrive sur le champ ; il pose sa pioche, se gratte la tête ; il a déposé sa veste au coin du champ ; il va se mettre au travail.

Il casse à un rythme régulier les mottes de terre qu'il a soin ensuite d'éparpiller sur toute la largeur du champ. Son corps entier est en mouvement, les rides de son front se crispent, sa bouche même semble donner plus d'énergie à ses muscles. Il fait chaud, il s'essuie le front avec un grand mouchoir rouge ; le soleil est déjà haut dans le ciel, et le travail est pénible.

Mais l'estomac demande à manger, et le paysan tire de sa poche un morceau de pain blanc ; il regarde son travail d'un air satisfait. Mais la terre le cherche, et il recommence avec plus d'énergie son dur labeur.

Le dimanche

Les jours se sont succédés, sans histoire. La fatigue de l'un s'ajoutant à celle de l'autre a donné à l'ouvrier une nonchalance placide. Mais voici dimanche, le jour du repos. La vie du village a complètement changé. Ouvriers, travailleurs et artisans ont déposé, avec leurs habits de travail, les soucis de chaque jour. La fatigue est oubliée dans la nature toujours accueillante, ou sur un banc confortable. Non ! jamais l'ouvrier ne pourrait se passer de ce jour béni. Voir le soleil et la campagne autrement qu'à travers une vitre poussiéreuse, posséder une journée à soi, être libre...

Dimanche : le jour de Dieu. Pendant que sonnent les cloches, les fidèles se rendent dans le vieux temple pour y écouter le message que Dieu leur adresse. Tous ceux qui ont peiné pendant de longues journées sont contents d'entendre la voix réconfortante du pasteur et de retrouver dans la prière les forces morales qui font la valeur de notre peuple.

Ecole secondaire de Reconvilier.

ORGANES DE L'ADIJ

Présid. : F. REUSSER, Moutier, tél. 9 40 07. o Secrét. : R. STEINER, Delémont, tél. 2 15 83
Caissier : H. FARRON, Delémont. tél. 2 14 37
Compte de chèques postaux de l'ADIJ : Delémont, IVa 2086
Administr. du bulletin : R. STEINER. Resp. de la rédaction : MM. REUSSER et STEINER
Publicité : Par l'administration du Bulletin — *Editeur :* Impr. du Démocrate S. A., Delémont
Abonnement annuel : Fr. 5.— Prix du numéro : Fr. 1.—
Les reproductions de textes ne sont autorisees qu'avec indication de la source